

"... Si j'avais su..."

Entretien avec M.D., Algérien, 70 ans

Propos recueillis par Paul MUZARD

Je suis venu en France en Septembre 1948. Je suis venu directement à Grenoble. Je me suis arrêté à Lyon d'abord, une nuit, et le lendemain à 6 heures, je suis revenu sur Grenoble. Je suis arrivé sans logement ; on a trouvé quelqu'un qui faisait l'Armée avec un copain et qui est venu avec moi ; il nous a cherché un hôtel pour moi et mes deux copains, hôtel Victor Hugo, rue Alsace-Lorraine, et je crois qu'il existe encore ; je payais 60 francs par mois la chambre avec le petit déjeuner ; et j'ai commencé à chercher du travail un peu partout ; le dernier jour où j'ai trouvé du travail, il me restait un franc ; j'étais venu avec 130 francs d'Algérie.

J'ai trouvé du travail rue des Alliés, chez Para constructions métalliques ; je savais déjà faire de la soudure un petit peu à l'autogène ; eux ils voulaient les deux soudures mixtes ; alors j'ai menti, j'ai dit : "je sais souder", et puis quand ils m'ont vu à l'oeuvre, ils m'ont dit "comment ça se fait ?", j'ai dit que c'était les baguettes de soudure qui n'étaient pas pareilles ; alors ils m'ont dit : "vous restez quand même quelques jours, vous prendrez l'habitude de ces baguettes ; je suis donc resté mais je faisais de la saloperie ; mais ils ont été compréhensifs parce que je leur ai expliqué que j'étais en hôtel, que je ne pouvais pas aller voler pour vivre ; ils m'ont conseillé, quand j'avais du temps libre, d'aller voir un bon soudeur pour m'apprendre à souder ; je prenais un masque et je regardais comment il faisait. Et au bout de trois semaines à peu près, je me suis débrouillé, je commençais à souder à l'arc et à l'autogène. Et ils m'ont gardé.

Je suis donc resté chez eux pendant 6 mois ; je me suis développé en apprenant la soudure et j'ai été voir chez Merlin Gerin pour être soudeur et j'y suis resté jusqu'en 1955. En 1955 je suis tombé malade de la tuberculose ; je suis parti au Sana ; j'ai été soigné et je suis revenu en 1957 ; ça allait mieux. Puis je suis allé un an dans une maison de repos en Seine-et-Oise où j'ai fait un apprentissage en même temps de cableur-électricien, monteur. Et de là j'ai travaillé chez Alsthom pendant un an, puis je suis revenu sur Grenoble.

Merlin ne voulait pas me prendre parce que soi-disant il n'y avait pas de place. J'ai trouvé du travail à l'A.M.S. qui n'existe plus maintenant, j'y ai travaillé jusqu'en 1970. Après, je me suis monté à mon compte comme forain sur les marchés.

E.d'I. : Quand vous êtes parti d'Algérie, vous deviez avoir une idée de ce qu'était la vie en France, comme immigré ?

M.D. : Pas du tout ! Si j'avais su que c'était de cette façon, je serais plutôt resté en Algérie. Parce que dès mon escale à Lyon, on avait loupé le train pour Grenoble, c'était le soir, alors on devait attendre le train du lendemain à 6 heures ; on était donc dans la

salle d'attente, la police est venue, deux "hirondelles" avec leur vélo, ils nous ont dit : "si vous voulez un hôtel, venez avec nous, nous allons vous accompagner chez vos compatriotes, ils ont un hôtel, ils ont de quoi vous loger". De là on a marché de Perrache jusqu'à la Part-Dieu ; c'était une caserne délabrée ; plus sale que ça, je n'avais jamais vu ; les gens se chauffaient avec des braseros, couchaient par terre, il y en avait qui étaient sur des espèces de sommiers ou des trucs de l'armée, en bois ; ça toussait, ça fumait, alors je n'ai pas pu rester ; je suis retourné à Perrache avec les copains. De là on a pris le train à 6 heures et demie et on est venu à Grenoble. Et même les gens étaient tellement malheureux dans cette caserne, on a fait certainement un peu de bruit parce que c'était minuit ou une heure, ils nous ont dit "couchez-vous, foutez le camp et laissez-nous tranquilles" ; et il y avait certainement la tuberculose qui grouillait là-bas, tout le monde toussait là-bas dedans, c'était affreux.

C'était vraiment un choc. Aussi, quand après un mois ou un mois et demi, je ne me rappelle plus, quand je n'avais plus de sous, comme je vous ai dit il me restait un franc, j'ai écrit à mes parents pour qu'ils m'envoient l'argent du voyage pour retourner en Algérie, parce que je n'avais pas pris l'aller et retour. Mes parents m'ont envoyé l'argent, mais entre-temps, j'avais trouvé le travail chez Para.

E.d'I. : Y a-t-il eu d'autres "chocs" à cette arrivée ?

M.D. : Après c'était la caserne ; c'était l'Asile de nuit d'abord qui se trouvait rue Abbé Grégoire ; c'était tout mélangé là-bas, Européens, Algériens, tout le monde ; et un jour il y a eu une bagarre, entre Européens ou pour les femmes, je ne sais pas ce qui s'est passé, la police est venue et a chassé tous les Algériens. Elle les a emmenés sur la route de Lyon, elle nous a dit d'aller coucher dans la montagne. Et à cette époque-là, j'avais fait connaissance avec des Algériens qui se débrouillaient un peu en Français, on était 5 ou 6, on s'est regroupé et on avait fait une demande pour faire habiter des Algériens à la caserne Bizanet. Cette caserne était complètement démolie, il y avait quelques grandes salles qui étaient à peu près potables ; alors tout le monde se pressait là-dedans, comme à l'hôpital, mais par terre, un peu comme à la Part-Dieu. D'ailleurs, un de ces copains, il avait une petite pièce et il se chauffait avec un brasero, et un jour ils ont dû mal surveiller leur chauffage et il a été asphyxié, on l'a sauvé de justesse, on l'a emmené à l'hôpital, et il a été sauvé. C'était lamentable, affreux, affreux. Il n'y avait rien pour se laver, seulement des abreuvoirs où autrefois les chevaux de l'armée venaient boire.